

Mors de chape, soierie et Révolution

La fin de l'Ancien Régime a été une période faste pour les abbayes alsaciennes qui se sont relevées des ruines du XVII^e siècle et profitent pleinement de la prospérité générale qui possède le pays jusque dans les années 1775.

Les prélats ne manquent pas d'embellir les sacristies de leurs maisons. Mais en 1789, les biens des Eglises sont mis à la disposition de la Nation et, jusqu'en 1794, on vide systématiquement les armoires de ces sacristies jusqu'à l'interdiction pure et simple du culte.

Mais quelques pièces ont subsisté. Leurs possesseurs les ont parfois remises à des paroisses lorsque la paix religieuse est rétablie par le concordat de 1801 et les Articles organiques de 1802.

On connaît, provenant de l'abbaye de Murbach, l'ensemble offert à l'église de Stotzheim par la famille d'Andlau. Cet ensemble (chasubles, chape) avait appartenu au dernier prince-abbé de Murbach, Benoît d'Andlau. Intéressons-nous à la chape faite dans une soierie lyonnaise et fermée par un mors de chape armorié.



Ce mors de chape est composé de trois éléments : deux médaillons et une plaquette ornée de crossettes à ses angles, portant un ovale armorié et articulée sur un des médaillons. Chaque médaillon est orné d'une corbeille de fleurs entourée d'une bordure composée de feuilles d'eau, réalisée en repoussé et ciselé, en argent doré sauf la corbeille. L'élément central montre les armoiries de Benoît d'Andlau, prince-abbé de Murbach. Il s'agit ici d'une gravure à l'acide, entourée d'une guirlande de petits anneaux. A l'arrière de cette pièce, une patte permet de fermer le mors de chape.



La pièce d'attache comporte deux poinçons : un 13, donnant le titre de l'argent (13 *loth*, taux habituellement utilisé dans l'Empire), le second montrant les initiales F I S dans un rectangle. Il n'y a pas de poinçon de ville ni de lettre-date visibles¹. On lit ce poinçon de maître sur l'un des médaillons et sur la patte arrière de la plaque armoriée. Il pourrait s'agir d'un orfèvre de Strasbourg, à vrai dire mal connu, de la fin du XVIII^e siècle : Friedrich Jacob Schröder ou, plus exactement Schroetter. Frédéric Jacques Schroetter est fils d'un orfèvre, Jean-Michel Schroetter, et de Marie Madeleine Hitschler. Né le 25 septembre 1759, il est baptisé le 27 de ce mois au Temple-Neuf avec un beau parrainage : Friedrich Daniel Fleck, fabricant d'épées, Georg Friedrich Imlin, orfèvre, et Susanna Catharina Fibich, épouse d'un orfèvre².

¹ On pourrait peut-être en trouver en détachant le mors de la chape.

² Registre de baptêmes du Temple-Neuf, en ligne sur le site Adelo.ch.

Son père déclare le prendre en apprentissage le 22 mars 1773³. Mais son nom n'apparaît plus par la suite dans ce registre de la corporation. Un poinçon à son nom est cependant insculpé sur la table des poinçons de maîtres-orfèvres, vraisemblablement en 1786.

Il habitait entre 1789 et 1795 avec son frère Jean-Daniel (instituteur en 1806) au 5, « Grande-rue Stadel ». Détail à noter : à la même adresse réside un fondeur-ciseleur, Jean-Frédéric Zallé⁴. Il décède le 14 avril 1806 dans son domicile du 21, place d'Armes (20, place Kléber, nouveau numéro)⁵. Il est alors âgé de 46 ans et laisse une veuve, Marie Elisabeth Griesser.

Schroetter ne figure pas dans le livre de la taille entre 1786 et 1790 (VII 1280-1286) dans la section des bourgeois membres de l'Echasse. Il ne serait donc pas bourgeois de la ville, mais manant, et n'est pas affilié à la corporation. Son nom ne figure pas non plus dans les registres du conseil des XV qui a connaissance des affaires et contentieux relatifs aux métiers. En l'an XI (1802-1803), le registre des professions ne le cite pas dans la rubrique « quincailliers ou orfèvres »⁶.

En théorie, jusqu'en 1790, il ne peut pas travailler à son compte ni apposer son poinçon alors que, par la suite, les métiers sont libres. Serait-ce une indication supplémentaire sur la déliquescence de l'institution corporative dans les années antérieures à la Révolution ? Travaillait-il comme fabricant de « galanteries » ou en sous-traitance ? Ou tout simplement au service d'un autre orfèvre, se réservant à l'occasion la possibilité de fabriquer quelques objets en toute discrétion ?



Benoît d'Andlau-Hombourg est abbé de Murbach en 1786. En réalité, l'abbaye n'existe déjà plus, puisque les moines l'ont fait commuer en chapitre équestre à Guebwiller dès 1739. Le prince-abbé survit jusqu'en 1839, lorsqu'il meurt à Eichstätt en Bavière. Il était membre du chapitre de Wurzburg.

Lorsque la Révolution disperse les membres des maisons religieuses, Benoît d'Andlau part avec un ornement de très belle qualité. Cet ensemble reste un témoin de grand intérêt : il montre les liens entre l'Alsace et Lyon et les potentialités régionales dans le domaine du commerce du luxe.

Benoît Jordan

³ Archives de Strasbourg, XI 112.

⁴ Archives de Strasbourg, 5 R 26, recensement de 1789, puis registre de population 1795 600 MW 5.

⁵ Archives de Strasbourg, état civil, D 289 / acte n° 1402.

⁶ Archives de Strasbourg, 43 MW 2.